
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47476

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Herzogs von Alençon 1584, einem Krisenschnittpunkt, der aufgrund der Kinderlosigkeit Heinrichs III. und der sich daraus ergebenden präsidenten Nachfolge Heinrichs von Navarra die Verfassungskrise des Königtums auf eine neue Stufe hob. Als ein nicht zu unterschätzendes Element für den ligistischen Machtzuwachs nennt der Autor auch die verbreitete Unpopularität, unter der Heinrich III. aufgrund seiner Fiskalpolitik und seiner Regierungsweise zu leiden hatte. Besonders in Paris selbst entwickelte sich eine auf breite Schichten der Bürgerschaft (städtische Verwaltungseliten, Universitätskreise, Kaufmannschaft, Handwerk) gestützte Sainte Union, deren Funktionsmodell als *république urbaine* bezeichnet wird (363). Constant widmet den popular-urbanen Erscheinungsformen, die die Liga in wichtigen Provinzstädten (Lyon, Rouen, Orléans, Chartres, Amiens, Marseille u. a.) hervorbrachte, ein eigenes Kapitel. Aber gerade in der Hauptstadt formte sie sich stärker als anderswo zu einer die Fundamente des Ständestaates in Frage stellenden apokalyptisch-aufständischen Massenbewegung, die sich in einen radikalen Gegensatz zu Königtum und Adel gleichermaßen brachte und die mit der Exekution des Parlamentspräsidenten Brisson am 15. November 1591 ihren »Thermidor« einläutete. Constant unterstreicht zurecht, daß es mit dem Herzog von Mayenne schließlich der Führer und Vertreter des hochadeligen Flügels der Liga war, der den Pariser Rat der »Sechzehn« entmachtete und damit den »revolutionären« Teil der Liga ausschaltete. Dieser symbolische Akt entkräftete zweifellos ihren quasi-revolutionären Anspruch. Durch die sich darauf anbahnende Verständigung mit Heinrich IV. schlugen die wichtigsten Köpfe der Liga nach und nach einen kompromißbereiten Weg gegenüber dem Königtum ein und lieferten somit letztlich sogar indirekt einen Beitrag zur Erhaltung des monarchischen Prinzips »à la française«.

Friedrich BEIDERBECK, Berlin

Fernando Domínguez REBOIRAS, Gaspar de Grajal (1530–1575). Frühneuzeitliche Bibelwissenschaft im Streit mit Universität und Inquisition, Münster (Aschendorff) 1998, LIV–746 p. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 140).

Moins connu que Luis de Leon, autre accusé avec lui par l'Inquisition en 1572, Gaspar de Grajal est une figure-clef dont l'étude permet de comprendre l'évolution de la vie intellectuelle en Espagne au tournant du XVI^e siècle, le destin de la théologie et de la philologie biblique et le rôle de l'Inquisition et des institutions universitaires dans le refoulement de toute nouveauté et le retour à une conception strictement scolastique et thomiste de la théologie. Ainsi une monographie consacrée à la vie et aux idées de Grajal est-elle d'un intérêt qui dépasse de beaucoup la personne de celui qui en est l'objet. De ce point de vue, celle que présente F. D. Reboiras va jusqu'à l'extrême de l'exhaustivité dans la recherche et l'exploitation des sources et des documents concernant Grajal, tous ceux qui l'ont approché et les milieux qu'il a pu fréquenter. Disons donc que nous avons avec ce livre un travail exemplaire qui fait honneur à son auteur et à ceux qui ont accueilli ses recherches. Car ce livre est beaucoup plus qu'une monographie: à partir de Grajal, c'est toute l'histoire de l'université espagnole (Salamanque, Alcalá), l'histoire sociale du XVI^e siècle marquée par l'obsession de la pureté de sang et la poursuite des »conversos«, l'histoire de la vie intellectuelle avec les rapports entre scolastique, humanisme, philologie, exégèse et théologie positive, l'histoire des rapports entre universités et ordres religieux (en particulier dominicains et franciscains) et l'histoire des procédures inquisitoriales qui sont magistralement écrites par F. D. Reboiras. Rarement nous avons rencontré meilleur exemple de l'importance d'une solide étude érudite d'un cas particulier pour l'élaboration d'une ample histoire d'une société et, à l'échelle d'un siècle, du mouvement des idées.

Car le cas Grajal est exemplaire à bien des titres. Issu d'une riche famille de marchands conversos, dont l'auteur montre bien à la fois la modernité (économique, sociale, intellec-

tuelle) et l'attachement, mêlé de fierté (cf. p. 80 etc.), à l'origine juive, Grajal se trouvait privé de la possibilité d'une ascension sociale et d'une brillante carrière ecclésiastique: il ne pouvait, du fait de ses origines, faire partie d'un ordre religieux (p. 96) et déjà un de ses oncles, »converso érasmien« (p. 70), avait eu devant l'Inquisition un procès d'hérésie sous le prétexte de »judäiser« (p. 66). Jeune, il possédait déjà une culture juive et l'hébreu n'était pas pour lui une langue étrangère (p. 78–79). Par ailleurs l'importance sociale de sa famille et sa richesse ne pouvaient que susciter la jalousie et nous comprenons vite que les accusations qui seront portées contre lui seront de nature sociale avant d'être de nature théologique: contrairement à l'hidalgo qui vit dans l'*otium*, ce sont des »novatores« pour qui le travail (et aussi le travail scientifique et intellectuel) est une valeur (p. 94–105). Cependant l'enseignement universitaire était alors en Espagne à un tournant: Grajal est un des derniers à avoir pu bénéficier d'un enseignement ouvert à l'humanisme et à la philologie classique avant que la scolastique ne refoule toute tentative de renouvellement théologique (p. 122). En effet, plus encore que la théologie, c'est le droit qui va dominer l'université de Salamanque: les facultés juridiques étaient prépondérantes, même si les esprits les plus marquants étaient théologiens ou humanistes; il est vrai qu'en général, plus qu'intellectuelles, les préoccupations à l'intérieur de l'université étaient bien souvent corporatives, ce qui explique bien des aspects des poursuites dont Grajal fera l'objet. En tout cas, Grajal étudia le latin, le grec, l'hébreu, mais la théologie à Salamanque était de moins en moins sensible aux influences humanistes. En revanche les sciences de la nature et la logique restaient d'un niveau élevé, la théologie ne se sentant pas alors menacée par elles comme elle croyait l'être par l'humanisme: il est de fait caractéristique que l'humanisme, en rapprochant la logique de la rhétorique, freinera plutôt qu'il ne favorisera le développement de la science en Europe (p. 201–226).

N'étant pas religieux mais séculier, Grajal n'était pas tenu de suivre pas à pas la doctrine théologique propre à tel ou tel ordre. Mais à Salamanque le monopole conquis par les dominicains sur les franciscains avait supprimé toute pluralité dans l'enseignement des doctrines et, après la disparition de Vitoria en 1546, aucun grand esprit ne s'imposera en cette université dans la théologie. Cano ne passera que peu de temps à Salamanque et Soto élaborera une théologie toute polémique contre les novateurs de tout ordre (p. 236–246), identifiant aux protestants les adversaires de la scolastique et les théologiens bibliques (p. 252), et rompant avec la relative ouverture qui avait marqué au début du siècle la génération contemporaine de la réalisation de la Polyglotte d'Alcala.

Cette situation ne fut sans doute pas étrangère à la décision de Grajal d'étudier à Louvain puis à Paris, y trouvant des milieux où l'exégèse biblique et l'étude de la Bible et des Pères comme fondement de la théologie étaient à l'honneur. Les chapitres que F. D. Reboiras consacre à Louvain sont d'un grand intérêt à la fois du point de vue de l'histoire de la théologie (avec les figures de Ruard Tapper, de Josse Ravenstejn, de Baius et de Jan Hessels) et du point de vue de l'histoire de l'exégèse (avec d'excellentes pages sur Jansenius de Gand, Lindanus, Jan Henten, Titelmans et Zegers), et celui qui est consacré à Paris met bien en valeur la possible influence de Ramus, de Vatable et de Mercier sur le jeune théologien espagnol.

Les difficultés surviendront au retour de Grajal en Espagne, obtenant difficilement une chaire de Bible: problèmes proprement universitaires, rivalités de personnes, suspicion à l'égard du brillant »converso« de la part des ordres religieux, forment le prélude de la dénonciation puis de la poursuite de 1572 devant l'Inquisition. Ce n'est pas que nous connaissions bien la matière de l'enseignement de Grajal: ce qui apparaît à partir de nos sources, exploitées avec minutie par F. D. Reboiras, c'est, marque de modernité et rupture avec la démarche scolastique, le travail sur les imprimés, sur les livres dont Grajal a une bibliothèque exceptionnelle (p. 413–438). Le commentaire de Michée (Salamanque, 1570) est un bon témoignage de sa méthode: la comparaison de l'original hébraïque avec les Septantes et avec la Vulgate, l'explication philologique, la mise en lumière d'une pluralité des

sens du texte biblique (p. 440–451). Que Jean de la Croix, Suarez et Grégoire de Valence aient fait partie de ses auditeurs n'est certainement pas indifférent, bien qu'on puisse difficilement mesurer cette influence (p. 465 et suiv.).

En 1572, eurent lieu l'arrestation et, devant l'Inquisition, le début d'un procès qui se poursuivra jusqu'à la mort de l'accusé (1575) et se terminera de façon posthume par la reconnaissance de l'innocence de Grajal. F. D. Reboiras a fort bien montré que la responsabilité des dénonciations et du procès revenait aux dominicains de San Esteban, et qu'encore plus que telle ou telle opinion à dénoncer, c'était la place de Grajal dans l'Université qui était visée, tous les moyens étant bons pour récupérer sa chaire. La conviction qu'une seule école, le thomisme et sous sa forme la plus stricte, avait droit de cité dans l'Université animait les adversaires de Grajal. Il s'agissait entre les dominicains et le professeur de Bible de deux conceptions radicalement différentes de la théologie, de la question du rapport entre le raisonnement théologique et les sources bibliques et patristiques. Certes, il ne faut pas parler trop rapidement de »pluralisme« pour définir la théologie dont Grajal pouvait apparaître comme le défenseur, et ici F. D. Reboiras (p. 512, 513, 517) fait montre d'un peu d'anachronisme en employant cette notion, comme il en manifeste aussi en employant celle d'»intolérance« (p. 568) et en parlant d'une théologie qui »accepterait le dialogue« (p. 578): il n'est pas certain que ces notions du XX^e siècle puissent s'appliquer au XVI^e. Mais il est très juste, et l'analyse des positions des adversaires (Bartolomé de Medina, Banez, Leon de Castro) le montre bien, que l'affaire Grajal est le révélateur de tout un mouvement de réaction et de la mise en place d'un exclusivisme théologique qui caractérisera, peut-être pas toute la Contre-Réforme, comme semble le soutenir F. D. Reboiras (p. 568), mais au moins un important courant de la Contre-Réforme (un autre courant étant l'héritier de la théologie positive et essentiellement l'œuvre des grands jésuites des XVI^e et XVII^e siècles). En tout cas, au delà du cas particulier de Grajal, ce sont deux conceptions de la théologie qui s'affrontent, l'Inquisition ayant pour longtemps refoulé, en Espagne, la science biblique et la recherche exégétique auxquelles les influences érasmiennes (comme l'avait montré jadis M. Bataillon, Erasme et l'Espagne, rééd. Genève, Droz, 1998) et les influences juives (comme le montre en plusieurs pages F. D. Reboiras) avaient assuré au début du XVI^e siècle un essor prometteur. L'œuvre monumentale de F. D. Reboiras écrit une page capitale de l'histoire de la théologie et de l'histoire de l'exégèse en rapport avec les problèmes universitaires et l'ensemble de l'histoire des idées. Au fil de ces pages, c'est la place des conversos et leur répression qui sont, à partir de documents de première main, bien analysés. Il faut espérer que, malgré l'obstacle de la langue, ce beau livre aura l'audience qu'il mérite auprès des historiens.

Jacques Le BRUN, Paris

Une Famille briviste au XVI^e siècle, le livre des Malliard, présenté par Michel CASSAN, Treignac (Editions »les Monédières«) 1996, XLVIII–85 S. (nur beim Verlag Le Loubanel, 19 260 Treignac).

Fast über das ganze 16. Jh. hin, von 1520 bis 1608, haben die Malliards ihren *livre de raison* geschrieben. Drei Mitglieder der Bürgerfamilie aus Brive-la-Gaillarde, Großvater Jean, Vater Rigal und Sohn Jean II. Malliard notierten, was ihnen als Familienoberhaupt festzuhalten wert schien. Dabei findet sich erwartungsgemäß nicht viel, was über lokale oder nur persönliche Interessen hinaus Bedeutung gehabt hätte. Nur knapp 10% der Einträge beschäftigt sich mit Ereignissen nationaler Bedeutung. Die Familienfeste hingegen, Geburten, Heiraten und Todesfälle, sowie Inventare und Dienst- bzw. Werkverträge mit Bediensteten, nehmen fast 90% des Textes ein. Die Malliards waren also »secrétaires de leur histoire familiale«, so Michel Cassan in seiner klugen Einleitung, und ihr Buch gehört zu den Familienbüchern, wie es sie in jeder europäischen Stadt von einiger Bedeutung gegeben hat.